

La peur au ventre

J'ai essayé de faire vite. Ma main tremblait. Il me semble qu'un bouton pour démarrer une voiture et un autre pour la mettre en marche, ce n'est pas bien compliqué. Il fallait que je m'active. Il approchait dangereusement ce salaud. Je n'avais pourtant pas l'énergie malgré ma détresse. Je n'ai jamais eu d'énergie. Je suis apathique depuis que je suis toute petite. Je possède une nature contemplative. L'action, me mettre en action, sentir mon corps vibré, je ne connais pas. Je ne sais même pas ce que ressent un sportif du dimanche. Je n'ai aucune idée de ce que peut ressentir une personne qui se lève sous une impulsion soudaine pour changer de place.

Je prends mon temps. Tout ce que je fais prend du temps. Je n'éprouve aucun sentiment d'urgence. Le temps d'un être mortel est pourtant compté. J'avais intérêt à me dépêcher autrement je n'en avais plus pour longtemps avec cet imbécile qui me suivait depuis quelques minutes à travers les voitures du stationnement souterrain de la Place Ville Marie. J'avais pu sentir son haleine d'ivrogne qui empestait la cage d'ascenseur du dernier étage en quittant le restaurant les Enfants terribles. Il avait tenté de me parler, mais je l'avais ignoré. Il me faisait peur. Il était ivre ce qui nuisait à sa démarche, fort heureusement.

Retrouver ma voiture avait été un exploit. Il suffisait maintenant de m'y réfugier. Presser un bouton, juste un bouton. Mes doigts étaient malhabiles, nerveux. Ils désobéissaient à ma volonté. J'entendis enfin le son réconfortant du verrou des portières qui déclenche. Partir au plus vite. Virer sur les capots de roues pour m'éloigner de cet imbécile. J'avais la peur au ventre. Je vivais avec la peur au ventre, mais cette fois-ci, elle était fondée. J'étais suivie. Il était là, tout proche. Je sentais sa présence. J'allais m'évanouir. Il frappa quelques petits coups sur la vitre de ma portière. Je me retournai lentement pour le regarder.

J'étais horrifiée. Il était là, chambranlant, ayant de la peine à coordonner ses gestes. Il tentait de me montrer mon portefeuille qu'il tenait entre ses deux mains comme une offrande. Il tentait d'aligner les mots malgré une élocution entravée par sa mâchoire avinée pour me dire que mon portefeuille était tombé de mon sac en sortant de l'ascenseur. Je voyais bien que c'était mon portefeuille, mais je n'avais pas la force de descendre la fenêtre de ma voiture. J'avais la peur au ventre de tout ce qui bouge plus vite que moi. Tout ce qui bouge plus vite que moi est dangereux.